

## Chapitre XV : L'arrivée des Duval

Le 15 septembre 1798, Pictet de Rochemont s'était retiré à Lancy où il s'était consacré à l'agriculture. De Rambouillet, il fit venir douze brebis mérinos de la race transhumante de Leon, cadeau qu'avait fait à Louis XVI le roi d'Espagne. En 1803, le comte Esterhazy lui fit acheter pour 80'000 f. de moutons. Charles, troisième fils de Pictet de Rochemont, accompagna en Russie des pompes à incendie et, par la même occasion, engagea des pour-parlers pour les mérinos. Richelieu, gouverneur d'Odessa, s'enthousiasma pour ce projet, et le jeune Charles partit pour la Crimée. De Lancy, le 7 avril 1808, Pictet de Rochemont écrivit : "Duval, à qui j'ai conté tout cela, et qui connaît le terrain, en augure fort bien." Les moutons voyagent, chaussures de cuir autour des pattes, du 2 juin au 3 novembre; partis 900, ils arrivent 870. Dix ans plus tard, on en comptera, à "Nouvel-Lancy" (18.000 hectares octroyés par le tsar Alexandre en Crimée) non moins de 10'765 ! Philibert était du voyage, affirme la tradition orale de Cartigny.

Ce Duval, que Pictet de Rochemont prend pour confident, qui "connaît le terrain" en Russie, et qui, à son tour, installera une "Moutonnière" à Cartigny (aujourd'hui "La Bergerie") et fera voyager ses bêtes entre le village genevois et l'Ukraine, avait perdu son père, Louis-David Duval, le protecteur de Bernardin de Saint-Pierre; il s'occupait, à Saint-Pétersbourg, tout à la fois de sa mère, Louise dite Lisette (la sœur favorite d'Etienne Dumont), de ses frères cadets François et Louis, âgés respectivement de 14 et de 8 ans à la mort de leur père, ainsi que d'un petit frère adoptif, Philippin; simultanément, malgré le désarroi des affaires causé par le blocus continental, en pleine chute du rouble et au milieu des faillites qu'elle provoquait, il remettait sur pied la grande maison de joaillerie de la famille, et réussissait, à force de persévérance aimable, à faire payer aux ministres et aux gens de la Cour, Potemkine en tête, la plus grande partie de leurs dettes. Il avait tout juste vingt ans.

Ajoutons, pour donner une idée de l'activité de ce jeune homme, que, bien longtemps avant l'existence de la Croix-Rouge, la

maison Duval de Russie allait se transformer en véritable agence des prisonniers de guerre.

Jacob-David épouse une belle fille de Metz, Bonne Alexandre, qui lui donne quatre beaux enfants, mais qui, inculte et ennuyeuse, finit par le lasser. En attendant, la tsarine Marie est marraine de la première fille, Marie dite Machinka, née en 1791, et le tsar Nicolas parrain du second fils, Jacob-Louis, né en 1797. Le premier, François-Louis, est venu au monde en 1795, et la fille cadette, Henriette, en 1798. La même année, Jacob-David éprouve le désir de ramener toute sa famille à Genève, en particulier sa vénérée mère, Louise Duval-Dumont. Alors, de Saint-Pétersbourg, il écrit à son beau-frère Nicolas Soret (mari de sa sœur chérie Jeannette) et lui demande s'il y a des domaines à vendre dans le canton. "Varembé et Cartigny", lui répondit son beau-frère. Et là-bas, dans la capitale russe, Duval choisit Cartigny; il acheta le "château" des Pictet de Rochemont, y ajouta la "Petite Maison" (aujourd'hui maison Martin), la "Moutonnière" (maison Hefty), des champs, des prés, des bois, des falaises, des vignes, et plusieurs autres maisons.

En 1802 (paix d'Amiens), la grand'maman Duval vient à Cartigny avec ses deux petits-fils François-Louis et Jacob-Louis; à son arrivée, elle est accueillie par M. et Mme Bordier (sans doute M. et Mme Léonard Bordier-Jubien), qui l'emmènent dîner chez eux à la maison de la tourelle, puis elle s'installe provisoirement dans la "Petite Maison". De grands travaux, en effet, sont en cours au château, auquel on ajoute, sous la haute direction de Nicolas Soret, deux ailes d'un seul étage, ainsi que des balcons, pilastres, colonnades qui changent son ancienne physionomie et l'alourdissent. Adam Töpffer ne s'y trompe pas, et, après avoir visité la maison transformée, fait part de ses impressions à François Duval, son futur gendre. Sa lettre déjà citée du 26 octobre 1805, envoyée à Saint-Pétersbourg, fait partie des archives de M. Raoul Le Pin, apparenté aux Duval : "J'ai vu votre famille à Cartigny qui n'est pas encore arrangée dans votre nouveau palais, ce palais-là sera bien éloigné du style grec, on y a élagué, par les soins et l'ignorance de M. Le Kain, maître-maçon, tout ce qui est de bon goût, le style de nos maçons y est empreint jusque dans les plus petites choses; cependant je crois que le dedans sera assez logeable, le salon sera beau, Jaquet y a sculpté des ornements un peu

partout, mais au moins ils ne sont pas de mauvais goût; je crois du reste que cette belle oeuvre coûtera beaucoup d'argent; les jardins prennent une belle tournure, et en somme ce sera ce qu'on appelle une belle campagne." Et voilà fixé, par cette lettre, un point d'histoire : jusqu'ici, les historiographes étaient en désaccord sur l'origine des sculptures de Jean-Jaquet qui ont été acquises en 1905 par la Société auxiliaire du Musée d'Art et d'Histoire, où elles figurent dans le "salon de Cartigny" reconstitué. Les uns pensaient que l'œuvre avait été faite du temps des Pictet, les autres opinaient pour une commande des Duval. La lettre d'Adam Töpffer tranche la question en faveur de la seconde thèse et précise la date : 1805. Les serres sont déjà installées, et des orangers y croissent. Dans l'hiver 1802-1803, des malandrins massacrent ces arbres précieux, et Soret, qui s'occupe du domaine, porte plainte. Le maire, Charles Demole, dresse procès-verbal le 11 Nivôse An XI, soit le 9 janvier 1803. La pièce porte le timbre officiel : *Municipalité de Cartigny*.

La même année, Jacob-David Duval vient, de Russie, présider lui-même aux derniers travaux, puis il retourne à Saint-Péters-bourg. En son absence, le bouquet est placé sur le faîte le 13 octobre 1804 :

"J'ai dépassé vos ordres pour les frais, écrit Soret à Duval; vous m'aviez dit de ne livrer qu'une douzaine de piastres, eh ! bien, j'en ai livré 31, et sans pouvoir faire autrement, parce qu'il a fallu donner à dîner à 57 personnes travaillant à la maison : maçons, charpentiers, menuisiers, sculpteurs, peintres, gypsiers, maréchaux, etc. Le soir du bouquet, la dite clique a fait le tour du village avec le bouquet en tête, un sapeur à large moustache et à la hallebarde suisse de bois, peinte en noir, précédait la troupe; le tambourin, la clarinette et deux violons suivaient immédiatement et la troupe d'ouvriers, armés de bouteilles, chantait des hymnes à Bacchus.

"Après avoir fait le tour du village, ils ont été en cérémonie clouer le bouquet sur le toit, et là, rangés en haie sur la crête de la maison, et d'autres sur l'acrotère, ont commencé par faire des cris de sauvages, puis a succédé, à ce bruit épouvantable, un silence profond; alors l'orateur élevé de la troupe s'est adressé à la noble compagnie, composée de toute la famille, des notables du village et d'une foule de spectateurs; l'orateur, dis-je, a commencé par porter votre santé : des

cris effroyables, accompagnés du bruit des boîtes, ont témoigné d'une manière non équivoque la certitude qu'ils buvaient de très bon cœur; ont suivi celles de notre chère maman, de bon François, la nôtre, celle de Théremin [un beau-frère], celle de toute la famille ...

"Comme toutes ces cérémonies et santés avaient ... mené à la nuit, on a surpris l'aimable compagnie par un feu d'artifice et fusées volantes qui sont parties de dessus l'acrotère ... Le lendemain, il y a eu grand bal pour le village, le tout aux frais de François Daviditch" [le futur Duval-Töpffer].

Ainsi s'établit, dans la joie générale, le premier contact entre le village et la famille Duval, qui devait y rester jusqu'en 1873; et quand je m'y suis établi en 1912, les anciens du village ont dit gentiment : "Les Duval sont revenus."

Laissant à Saint-Pétersbourg son frère François, Jacob-David vint alors s'installer définitivement dans sa belle demeure et, si l'on en croit un récit fait en 1923 par Mme Wuarin, née Dedomo, il réussit, malgré la prohibition russe, à apporter avec lui une somme rondelette en or : il avait rempli un grand tonneau de clous, et, tout au milieu, sous l'amoncellement de ferrailles, dissimulé son trésor ... qui parvint incognito à Cartigny. Bien vite, il prit une grande part à la vie de la communauté. Il s'intéressa particulièrement à l'école, dont il estima l'enseignement insuffisant. Il fit construire, sur l'emplacement de l'ancienne cure, un petit bâtiment dans lequel des leçons furent données pendant longtemps, et qui contribuèrent à développer l'instruction à Cartigny. Lorsque les enfants avaient un témoignage encourageant, ils étaient admis à l'honneur de "suivre la classe Duval".

Quelques mois suffirent pour lancer cette institution nouvelle. Le 12 février 1804, alors que Jacob-David faisait un séjour d'affaires à Paris, sa mère lui écrivit : "Les demoiselles Anspach sont venues passer quelque temps en ville, je les vois assez souvent. L'école que tu as établie à Cartigny va très bien jusqu'à présent. C'est une émulation générale : les inspecteurs, le régent et les enfants font à qui mieux mieux; notre ami Anspach y met autant d'importance qu'à rédiger les lois d'une république."

Le *Catalogue de tous les enfants de la paroisse de Cartigny-Avully avec l'état de leur savoir* pour les années 1807 à 1813 est sous mes yeux. Ce "savoir" est modeste : Jean Aghit "commence à épeler" à 9 ans, et "peut commencer à lire" à 11 ans; Anne Pernette Archinard "lit passablement" à 11 ans; elle ira "le 22 août à la leçon Duval"; Ami Jacques Bon "lit mieux, a quitté la leçon Duval" (13 ans); à 17 ans, Esaü Cougnard "lit encore mal"; Pierre-Christ Dedomo "commence à épeler un peu" à 10 ans; Suzanne Demole, à 12 ans, "se presse un peu trop"; précoce, Jean-Louis Duchosal "épèle un peu" à 7 ans; Jacob-Jean-François Dufour ne cesse d'être un "bon écolier"; Jean Gallay "lit médiocrement", mais a "une jolie écriture"; Françoise Miville est "charmante, raisonnable et sensible"; Louise Oltramare "lit trop vite"; Henri Philibert, à 6 ans, "connaît très bien les lettres"; Georges Wuarin "pourra, mais ne veut". A ces noms bien cartignois s'en ajoutent une foule d'autres, ceux d'enfants que l'Hôpital envoie faire de longs séjours à Cartigny dans les familles de paysans, et parmi lesquels nous relevons un nom qui est bien de l'époque : Pierre Messidor, né en 1802.

Jacob-David Duval ne cessera de s'occuper de l'instruction des petits campagnards : après la Restauration, il formera un comité d'inspecteurs composé du pasteur, des notables et du régent, "animés du désir de former dans la paroisse une jeunesse instruite et pieuse". A la première séance, qui aura lieu le 17 octobre 1818, seront présents le pasteur Raffard, Jacob Duval, Benjamin Roux, François Dedomo, Jean-Antoine Dedomo, Jaques-André Dufour, André Bon, Jacob Wuarin, Aghit, Philibert, François Wuarin et Louis Oltramare, régent. Et chacun, à tour de rôle, signalera les "écritures soignées" (assez rares), les "lectures bien faites", l'absence (sauf une exception) de toute "opération d'arithmétique juste", les noms des "enfants en punition", les "visages et mains sales" (il n'y en a jamais), et enfin fera figurer la mention que "tous les enfants ont des torchons, et ceux de première classe des psauzes".

Etienne Dumont fit fréquemment des séjours chez sa sœur et chez ses neveux : "Je sentais à Cartigny, écrit-il de Londres le 18 mars 1803, que si, au lieu de six jours, j'y avais passé six semaines, je n'aurais pu me déterminer à partir." Et le 11 avril 1804, s'adressant à

sa sœur Mme Duval-Dumont, il s'exprime ainsi : "Je suppose que les travaux sont commencés à Cartigny, et je pense que dans ta jolie maison, et dans ce petit pavillon que nous avons projeté ensemble, tu sauras ne prendre des tracasseries des ouvriers que ce qui donne du plaisir." Le petit pavillon existe toujours, dans la salle des marronniers, sur la route qui conduit de Cartigny à Eau-Morte.

En 1805, "on ne parle à Cartigny que de l'affaire des Dubois" : ce sont deux frères, deux malandrins qui provoquent dans le village dissensions et désordres, et qui vont jusqu'à attaquer Nicolas Soret, un jour que celui-ci va de la ville à Cartigny, dans un chemin de traverse entre le Pont d'Arve et Lancy. A cette époque, la grande route Jonction-Petit-Lancy-Onex-Confignon n'existait pas encore; à moins de posséder un cheval, il fallait faire à pied un long chemin qui, du Pont d'Arve, escaladait la pente de Lancy (le Grand-Lancy d'aujourd'hui), redescendait dans le vallon, puis remontait dans la direction de Bernex; restaient alors encore trois quarts d'heure de marche, par la Petite-Grave, pour gagner Cartigny. Condamnés pour leur attentat, les frères Dubois allèrent jusqu'à menacer de mort Nicolas Soret.

L'année suivante, Cartigny s'étonne de l'arrivée au château d'un brillant officier de marine britannique. Francis dit Frank Duval (tout le village l'appellera désormais "Monsieur Frink") était un cousin de Jacob, d'une branche anglaise de la famille. Comme ses nombreux frères, il s'était engagé tout jeune au service de Sa Majesté britannique et servait contre Napoléon. Après de beaux exploits navals, que M. Paul-Emile Schazmann a contés dans son charmant volume *Frégates de Nelson et foyers de Genève*, il avait fait naufrage sur les côtes méridionales de l'Italie, et, après une dure captivité chez les Français, avait obtenu de se rendre à Genève chez ses cousins. Il fit de longs séjours à Cartigny, et, en 1813, lors de la délivrance de la Cité, fut envoyé par Bubna faire rapport au quartier général des Souverains alliés à Fribourg-en-Brisgau. Plus tard, il devait revenir à Genève, épouser sa cousine Henriette, fille cadette de Jacob-David, et vivre longtemps tour à tour dans la "petite maison" de famille à Cartigny et chez ses parents Goudet à Malagnou.